PHYSIOLOGIE DE LA ROBE.

A femme de goût se met toujours bien, et la femme qui se met bien porte nécessairement son attention sur les trois points saillants de sa personne, savoir : la tête, les mains et les pieds. Elle sait que sa coiffure, sa chaussure et ses gants ne doivent rien laisser à désirer sous le rapport de la grâce et de la fraîcheur, soit parce que les parties extrêmes du corps attirent naturellement le regard, soit parce que ces extrémités ont en propre une physionomie qu'on est curieux d'interroger.

Toutefois, les soins indispensables dans les détails de la toilette n'empêchent pas la femme de goût de choisir avec le plus grand discernement la robe dont elle a besoin ou fantaisie. Instruite par expérience ou par intuition de l'analogie qui peut exister entre le vêtement et la personne qui le porte, elle emploie son tact et sa perspicacité à réunir dans une robe le mérite de la couleur, du dessin, de l'étoffe et de la forme, comme à approprier ces divers mérites à son âge, à sa taille, à ses habitudes et à sa position.

La couleur préférée semble être en effet un reflet du caractère. Voyez la femme vive, alerte et gaie des pays méridionaux, elle penche pour les couleurs riantes et bien tranchées. Celle du Nord, froide et sérieuse, incline pour les tons sévères ou pour les nuances habilement fondues. La femme douée de force et d'énergie, celle qui aime l'éclat et le bruit, celle que l'on peut taxer de méchanceté (si toutefois il y a des femmes méchantes) montre d'ordinaire un goût décidé pour la bigarrure de l'ajustement, pour les couleurs saillantes que l'on aperçoit de loin. La femme modeste, au contraire, et que domine la raison, recherche par instinct les couleurs foncées. Et remarquez, pour preuve de cette analogie, que les professions graves, les sentiments tristes, la pauvreté, la vieillesse, ont communément adopté pour livrée, le noir, le brun, le violet; tandis que la joie, l'espérance, la jeunesse, la fortune, se parent de blanc, de vert, de bleu et de rose. Ajoutons encore qu'il est des couleurs qui semblent rapetisser, amincir le corps, d'autres qui le rendent en apparence plus volumineux de tous points ; que quelques-uns, s'harmoniant avec le teint, donnent un nouvel attrait à la figure ; que certaines autres l'assombrissent et lui prêtent un air maladif, parce qu'elles projettent des demi-teintes qui en détachent les plans. Le choix des couleurs convenables dans le vêtement nécessite donc un vif sentiment de l'art ou bien une coquetterie très-entendue.

Or, la même science est applicable au dessin d'une robe. Le goût, placé ici dans des conditions tout à fait semblables à celles que nous venons d'analyser ; le goût, disons-nous, doit opter, suivant les mêmes règles, pour les grands ramages ou les semis délicats, pour les carreaux ou les rayures.

En principe, les carreaux ne produisent un bon effet que sur les femmes qui présentent une grande surface, tandis que les rayures conviennent à toutes. L'œil suit volontiers ces lignes qui, s'étendant de la base au sommet du corps, convergent autour de la ceinture et s'épanouissent ensuite avec grâce sur la poitrine et les épaules. Depuis le perfectionnement de toutes les choses usuelles, les dessins des étoffes sont très-corrects et marqués par de brillantes couleurs. Il ne s'agit que de distinguer dans le nombre ceux dont les nuances bien combinées forment un tout harmonieux doux et velouté qui charme le regard et fait que chacun s'écrie : Oh ! la jolie robe !

Au lieu de se draper indifféremment dans la première étoffe venue parmi celle que fait surgir la mode, la femme de goût, pour qui cette mode n'est qu'un thème varié, a grand soin de ne prendre que ce qui lui sied le mieux. Est-elle chargée d'embonpoint, elle ne se risque pas à grossir son volume par des tissus épais tels que le pékin, le velours, le damas ; mais elle tâche de réduire ses formes sous le cachemire, le barége, la gaze et le crêpe bien soutenus. Est-elle maigre, difforme, petite, elle évite prudemment de porter une robe molle et collante ; jalouse, au contraire, de suppléer à son grêle physique, elle emprunte à des étoffes fermes l'ampleur du contour.

L'apparence des étoffes mauvaises est un abus de l'industrie dont les résultats nous ont souvent frappé. A moins d'être dans une de ces situations malheureuses où l'on songe plus à se vêtir qu'à se vêtir bien, le *bon marché* n'est qu'un leurre ou plutôt un piège dont il faut se préserver. Suivant les inductions qui peuvent se tirer de toutes choses, il nous a toujours semblé reconnaître que les femmes amateurs de ces sortes de robes pèchent par l'intelligence ou le sens commun, puisque deux, quatre, dix expériences ne les empêchent pas d'être dupes de leur prétendue économie, qui n'est au fond que du gaspillage. Il nous a semblé encore que cet engouement pour les choses trompeuses dénote un goût vulgaire, parce que la femme qui se met bien aime à jouir avant tout de son propre suffrage, qu'elle ne cherche point à surprendre les yeux par le faux et le clinquant, qu'elle ne veut être que ce qu'elle est (une femme de goût,) et qu'elle ne veut paraître que ce qu'elle est (en fait de costume bien entendu.)

ALBUM LITTERAIRE ET MUSICAL DE LA MINERVE.

OPINION DE LA PRESSE.

(*De L'Ordre Social.*)

NOUS accusons réception du dernier numéro de cette excellente publication littéraire et musicale. Nous apprenons avec peine que M. Duvernay, ne recevant pas l'encouragement auquel il a incontestablement droit de la part de ses compatriotes, va être forcé de discontinuer son Album qui est le seul périodique de ce genre en Canada. Nous regardons la discontinuation de l'Album comme un triste signe des dispositions de nos compatriotes à sortir de leur état d'indifférence pour tout ce qui a trait aux progrès et à la dissémination des connaissances utiles et agréables. Combien de journaux, de toutes formes, quotidiens, hebdomadaires et mensuels, politiques et littéraires sont morts presqu'en naissant, depuis vingt ans, et toujours faute de l'appui qu'ils auraient dû recevoir. Il n'y a pas un pays au monde où on exige tant du journalisme, et où on l'encourage et on le rétribue si peu. Ecoutez les abonnés d'un journal, et généralement ceux qui paient le moins bien leur abonnement ; il leur faut de la littérature, de la politique coloniale et étrangère, ils exi-